

🕒 La grippe espagnole dans les Hôpitaux de Rouen (résumé) – Dr Feltgen (séance du 25 octobre 2006)

La grippe est une maladie très ancienne qui fut responsable d'épidémies régulières et de grandes pandémies tout au long de l'histoire humaine.

Le XXe siècle connut trois grandes pandémies : celle, terrible, de 1918-1919, dite grippe espagnole, qui fit probablement plus de 40 millions de morts; celle de 1957 dite grippe asiatique (1 million de morts) et celle de 1968 ou grippe de Hong Kong (1 million de morts).

Dès 1918, le Dr Charles Nicolle démontra que l'agent responsable de la grippe n'était pas une bactérie mais un « virus filtrant » qui ne sera isolé qu'en 1933 : myxovirus influenzae.

Depuis décembre 2003 une souche virale de type A (H5N1) est responsable d'une épizootie de grippe aviaire. Le risque de voir ce virus se transformer et s'adapter à l'homme avec installation d'une transmission inter-humaine, a amené tous les services de santé à se préparer à une nouvelle pandémie grippale. Dans ce contexte la grippe dite espagnole de 1918-1919 nous revient en mémoire et il n'est pas inutile de se pencher sur son histoire pour mieux affronter le futur.

Probablement originaire de Chine, l'épidémie de 1918 s'étendit avec rapidité à travers le monde, n'épargnant aucun pays, favorisée par les importants déplacements de populations liés au conflit mondial. Elle évolua en trois phases. La première, au printemps, débuta en mars-avril 1918. La deuxième vague qui débuta à la fin août, avec un pic en septembre et octobre fut la plus sévère en termes de mortalité. La troisième, au début de 1919, prit fin en avril.

En France, la grippe dite « espagnole » aurait été responsable de 200 000 morts pour une population de 36 millions. La plus grande mortalité fut observée dans la tranche des 20-40 ans, alors que la grippe fait habituellement la majorité de ses victimes parmi les jeunes enfants et les personnes âgées.

Rouen, qui connaissait alors une intense activité portuaire et où s'était implantée une très importante base britannique, ne fut pas épargnée par la pandémie. Il est cependant difficile d'apprécier la morbidité réelle car la grippe n'était pas une maladie à déclaration obligatoire. Par contre les déclarations de décès montrent une forte surmortalité dans le second semestre de 1918 liée à la grippe ou à ses complications. Les relevés sanitaires de la ville donnent 515 décès par grippe en 1918 dont 56% parmi les 20-40 ans. Pour le seul mois d'octobre 1918, on comptabilisa jusqu'à 206 décès par grippe à Rouen sans compter la surmortalité par maladies respiratoires, y compris la tuberculose.

En 1919, on relève encore 158 décès liés à l'épidémie de grippe, qui prit fin en avril.

Le point culminant de l'épidémie paraît s'être produit durant la deuxième quinzaine d'octobre 1918 avec 78 décès par grippe déclarés entre le 16 et le 23 octobre pour la seule ville de Rouen. Globalement, on peut estimer que cette épidémie fut responsable à Rouen d'une surmortalité de près de 2000 décès.

Dans les deux hôpitaux de Rouen, les grippés ne manquèrent pas d'affluer. La majorité d'entre eux étaient envoyés à l'Hospice Général.

Pour le dernier trimestre de 1918, on comptabilisa 657 admissions pour grippe et 174 décès. Le maximum de l'épidémie ayant eu lieu en octobre avec 424 admissions et 106 décès. Pour la seule période du 12 au 22 octobre, on dénombra jusqu'à 205 entrées et 56 décès avec parfois plus de 20 entrées quotidiennes.

Les grippés étaient hospitalisés dans les services de médecine mais, à la mi octobre 1918, le Secrétaire-Directeur décida l'ouverture de deux des pavillons du quartier d'isolement de l'Hospice-Général. La forte mortalité posa rapidement le problème de l'encombrement du quartier mortuaire de cet hôpital. Les services des pompes funèbres de la ville étaient eux-mêmes débordés.

Pour lutter contre l'extension de l'épidémie, la Commission Administrative, prit la décision d'interdire provisoirement les visites publiques dans les Hôpitaux. En effet, les dimanches et jeudis, jours de visite, on pouvait compter jusqu'à 500 visiteurs dans chaque hôpital :

« Alors que les recommandations des hygiénistes conseillent en temps d'épidémie d'éviter les agglomérations de personnes, une pareille affluence est nécessairement dangereuse et il y a à redouter l'apport des contagions provenant de l'extérieur autant et plus que la contamination des visiteurs dans l'enceinte même de l'hôpital. »

Dans les services, les soignants ne ménagèrent pas leur peine auprès des malades mais la mortalité n'en fut pas moins importante. Ainsi s'éleva-t-elle à 25% des cas traités dans le service médical de l'Hospice-Général. Même si de nombreux traitements furent essayés, ils ne pouvaient être que symptomatiques : l'antipyrine et l'aspirine furent largement prescrits.

Si les témoignages rouennais nous manquent, cette description d'un hôpital parisien nous aide à imaginer la situation :

« Des malades cyanosées, dyspnéiques, angoissées, parfois mourantes ne pouvaient être refusées, il fallait les coucher sur des matelas par terre, dans les couloirs ou à l'entrée des salles en attendant un lit. Un certain nombre d'entre elles mouraient après plusieurs heures de séjour à l'hôpital. (...) Nous nous trouvions vraiment en face d'une grande épidémie devant laquelle nous nous sentions impuissants. »

En récompense de leur dévouement pendant cette épidémie, la Commission Administrative des Hospices de Rouen attribua, en janvier 1919, au Dr Louis Née, faisant fonction de Chef de service et à ses deux élèves internes, M. Adrien Delamare et M. Jean Dubois, « qui a contracté dans le service une affection grippale dont il a été dangereusement malade », la médaille d'honneur des épidémies.

Pour conclure, on peut s'étonner du peu de traces laissées par la grippe « espagnole » dans les archives alors qu'il s'est agi d'une des plus grandes pandémies de l'histoire de l'humanité. Mais il faut rappeler qu'en France elle ne fit « que » 200 000 morts, soit beaucoup moins que la guerre elle-même (près de 1,5 millions de décès) qui occupait alors toutes les pensées et qui imposait une stricte censure de la presse tant généraliste que médicale. De plus le pic de l'épidémie coïncida avec la fin de ce conflit dévastateur. En d'autres temps elle aurait marqué profondément les esprits. Mais la question se pose alors de savoir si sans le conflit mondial et l'exceptionnel brassage de populations qui l'accompagna, la pandémie aurait trouvé les conditions nécessaires à son développement.